

# DERRIÈRE LES VAGUES VIVENT les Papous

Benjamin, 25 ans, cherche la vague. C'est son calendrier, sa drogue, c'est ce qu'il fait le matin quand il se lève. Il se déplace en tribu, avec des gens comme lui. Sur une rumeur, un oui-dire, une photographie, ils partent en expédition, traquer la vague parfaite, jusqu'aux confins du monde.

**Tribu**

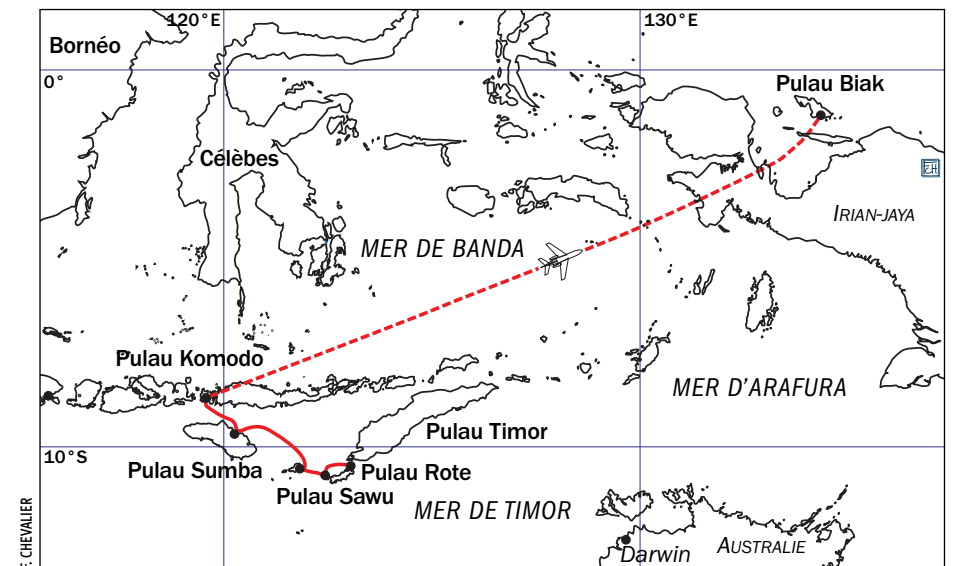
Manu, Carine, leur fille Lou, Jérémie et, derrière l'objectif, Benjamin : ces surfers, windsurfers et kitesurfers voyagent un peu partout dans le monde. Ils appellent ça des «trips», ça sonne voyage hallucinogène, mais ils le disent : la glisse est une drogue...





**Kitesurf.**

Lou connaît d'autres jardins que le square du mercredi après-midi. Elle suit le sillage de sa mère Carine dans les eaux du Timor, entre autres trips, et à cinq ans, elle a déjà flirté avec des bancs de raies mantas... Cette photo ne laisse pas de doute : l'eau se transmet de mère en fille.



**Guides.**

Trois hommes ont conduit la tribu des surfers à travers l'archipel indonésien, à bord de Zirbad : Xavier, constructeur et skipper du bateau, Yann, jeune Français, équipier et co-constructeur, et Michel, Calédonien vivant en Indonésie depuis 25 ans, équipier et cuisinier. Le soir, quelquefois, pendant les traversées, Xavier jouait du saxophone...

**Neuvage.**

Les surfers étaient les premiers hôtes de Zirbad, témoins de l'immense excitation de ses charpentiers, Xavier et Yann. «Plein large, départ au surf, le bois craquait sous la pression, écrit Benjamin. 9, 10, 10,5 et 10,9 nœuds ! Notre capitaine était aux anges, à la barre de son quatrième bateau.»



«Une équipe de surfers avait découvert cette vague-là, un an auparavant. Ils parlaient du Timor sans donner le nom du spot. A force de poser des questions, de regarder des photographies, mon pote Manu, un windsurfer professionnel, a découvert l'endroit.» Entre eux, ils appellent ça des «trips», c'est l'histoire de leur vie : ils cherchent sur les cartes les conditions rêvées, que la houle rentre bien de face, que le vent soit «side», travers à la vague... Jérémie, Benjamin, Manu et Carine forment une de ces tribus à part qui courent le monde de vague en vague, des vagues de plus en plus grosses, de plus en plus dangereuses. Il y a même avec eux un modèle réduit, Lou, la petite fille de Manu et Carine, qui semble déjà vivre les pieds dans l'eau. Cette fois, le spot s'appelle Nembrala...

Ils atterrissent sur l'île de Rote, au Timor occidental, la tête pleine de ces «visions de surf en Indo où l'on

aperçoit des line up à l'infini, des vagues qui déroulent sur des centaines de mètres... C'est Nembrala. Trois semaines de glisse pure. Mais dans cette philosophie de la vague suprême, la perfection n'est jamais atteinte. «Et si au coin de la prochaine île se trouvait la meilleure vague jamais encore surfée ?»... Par le «Coconut wireless», là où Google ne met pas les pieds, ils trouvent un bateau pour explorer les îles alentour. Xavier, qui habite les Sulawesi depuis une vingtaine d'années, construit des bateaux typiques indonésiens, des «Penisi», entièrement en bois, sans aucune pièce de métal mais toujours avec beaucoup de rites ancestraux. La tribu des surfers est la première à embarquer sur Zirbad. Ils partent au portant vers l'Ouest, en remontant l'archipel indonésien, naviguent d'île en île, de surf en surf. A Sawu. A Sumba, où ils trouvent «une super vague pour du stand-up», qui leur donne une ressemblance étrange avec les silhouettes des pêcheurs locaux. Eux par-

Jérémie, Benjamin, Manu et Carine forment une tribu à part qui court le monde **de vague en vague**, des vagues de plus en plus grosses, de plus en plus dangereuses.



la "colonisation" : ils ne seront plus les mêmes, après notre passage.» Mais l'attrance est si forte... Ils s'enfoncent dans la jungle au matin. «La pression monte, tout devient de plus en plus sauvage.» Lou répète en boucle «Je veux voir les Papous !» Au dernier embranchement, le bateau ne passe plus, ils finissent sur une petite pirogue. «Les tentes à peine montées, une pluie torrentielle s'abat sur nous. On ne peut même plus se parler ! J'ai l'impression que Kelly va faire une syncope, quand notre éclaireur revient en courant nous annoncer que les Debras arrivent ! Nous n'osons pas bouger. Derrière les feuillages, nous apercevons une partie de la tribu. Lou s'impatiente "bon alors, on y va voir les Papous ?" Nous marchons à leur rencontre.

«Kelly nous présente d'abord le chef, nous serrons les mains dans un silence religieux. "Makalido !" (bonjour). Regard profond de Siko. Coiffé de plumes, il garde ses trophées de chasse pendus à son sac : queues de cochon, pattes d'oiseau et dents de crocodile. Aucun mot n'est échangé, même entre eux. Mais à cinq ans on ne s'embarrasse pas de fossés culturels, et la petite Lou interroge le chef avec force grimaces. Les sourires

**Aquaculture.**  
Nembrala, Timor occidental. A marée basse, les cultivateurs d'algues vont dans le lagon comme on va aux champs. Arrivées à maturité, les algues vertes seront séchées et exportées au Japon ou en Chine, afin d'en extraire une gélatine utilisée dans l'industrie agroalimentaire et cosmétique.



**Une famille à fond.**  
Ils sont partis de Rote vers les îles sous le vent du Timor, en remontant l'archipel indonésien : NDao, Do'o, Sawu, Sumba, jusqu'à celui des Komodo, célèbre pour ses dragons. Entre deux vagues, quand l'endroit est peuplé, Manu, Carine et Lou partent à la rencontre du voisinage...



lent une langue très simple, sans expression du passé ni du futur. Zirbad file pour 24 heures jusqu'aux îles Komodo, «aux courants si puissants qu'ils peuvent vous dérouter un bateau. Comme si la mer de Chine se déversait dans l'océan Indien, des milliards de mètres cubes d'eau déboulent, comme des marches d'escalier». Cet autre monde est aussi peuplé de dragons, les dragons de Komodo, qui ne sont pas des chimères mais des lézards pouvant atteindre quatre mètres de long, féroces et carnivores.

**Alors, la tribu débarque** pour prendre moult avions jusqu'à Biak, en Papouasie – Benjamin dit «Papoua». Ils y retrouvent leur guide, Kelly, un Américain qui pratique la jungle papoua depuis vingt ans. Il raconte que des chercheurs de bois précieux lui ont parlé d'une nouvelle tribu jamais vue dans la région de Waropen. «J'ai emmené deux anthropologues l'hiver dernier afin d'établir un premier contact, reprend Kelly. Les Papous étaient contents de nous rencontrer et sont prêts à renouveler l'expérience.»

Ils partent de Waropen pour une quinzaine d'heures dans l'océan, sur un petit bateau de pêcheurs, et passent la nuit dans le dernier village à l'embouchure de la rivière Memberano.

Ce doit être un peu dérangeant, indécant, d'aller visiter des hommes encore vierges de notre civilisation... «Oui bien sûr, a pensé Benjamin. On est peut-être les premiers à aller les voir, mais sans doute pas les derniers. On fait partie de

**Nomades.**

Le temps et la géographie pour eux se déchiffrent ainsi : chaque rivage est envisagé comme un spot, chaque jour comme un bulletin de la glisse. «Le swell n'est toujours pas monté, écrit Benjamin, mais le vent offshore et la baie offrent un parfait terrain de jeux pour du freeride. Carine enchaîne les runs, seule voile à l'horizon.»

**Aventure pour tous.**

Construit en bois de contrebande – bois de fer, de magnolia et teck –, Zirbad, 18 mètres, a une allure digne du navire de Rackham le Rouge. Lou l'avait immédiatement adopté.



Ils parlent une langue très simple **sans expression du passé ni du futur.**

Zirbad file jusqu'aux îles Komodo, aux courants si puissants qu'ils peuvent dérouter un bateau.

Les sourires naissent – **la frontière est brisée.**

On se regarde, on se détaille. Nous admirons leur «déguiement», leurs flèches ; eux s'étonnent de nos robes en plastique coloré et de nos bottes...

*naissent – la frontière est brisée. On se regarde, on se détaille. Nous admirons leur "déguiement", leurs flèches ; eux s'étonnent de nous voir avec nos robes en plastique coloré et nos bottes, qui nous font ressembler à des extraterrestres... Petit à petit, ils nous montrent comment ils fabriquent leurs pagnes, avec de l'écorce assouplie comme une peau de chamois. Puis on prépare le "sagou", le plat principal. En quelques secondes, ils abattent une sorte de cocotier de vingt mètres, pour en râper la chair avec un outil triangulaire qu'ils fabriquent plus vite qu'on ne roule une cigarette. Tout le village s'active, en poussant un chant répétitif, hypnotisant... Ils nous ont complètement oubliés maintenant, ils vaquent. La chair râpée et pressée est cuite sur le feu. Tu la manges comme du pain... Ce n'est pas un délice, mais ça nourrit !» Face à l'osmose des Papous avec leur environnement, les surfers perdent pied eux aussi : le bric-à-brac de leurs sacs a soudain l'air bien dérisoire.*

**Le dernier matin, ils voient avec stupéfaction** les hommes mettre le feu à leur campement. «Les femmes me serrent fort dans leurs bras, et la plus âgée d'entre elles entame un chant hypnotique "Kabaïdo" (tout est bon). Nous nous retrouvons tous à danser alors que les flammes montent haut dans les arbres.»

Les Papous sont retournés à la forêt et les surfers à leur vague. Ils ne savaient plus très bien qui ils étaient, mais ils savaient encore ce qu'ils cherchaient. Le mythe de la vague parfaite, longue, creuse, rapide. La vague qui n'a jamais été surfée, vierge, inédite. «Tu ne la trouves jamais, ou rarement. Il y a plein d'endroits sur terre qui n'ont pas encore été explorés...» Alors ils surfent jusqu'aux confins du monde, et quelquefois même, de l'autre côté des vagues, là où la langue ne connaît ni passé ni futur, là où vivent les dragons, et les Papous. **J.B. ●**

**Vers les Papous.**

Pour rejoindre la tribu des Debras, il faut remonter le fleuve en pirogue. D'autres groupes vivent plus haut dans la forêt, chacun à part.



**Rencontre.**

Kelly avait rencontré les Debras cinq mois plus tôt. Issus de la tribu nomade Tause, ils se déplacent en fonction du temps et de la chasse. Eux savent très bien qu'il y a quelque chose d'autre ailleurs. Ils pourraient descendre le fleuve, aller voir, mais n'y vont pas.

**Le regard de Siko.**

Benjamin sera toujours hanté par ces visages. Des visages qui ne connaissent pas leur propre image. Il aura suffi de quelques heures, de deux jours, pour qu'existe leur rencontre. La distance est dans ce regard : si loin, si proche...